

Un engagement pour le possible

Isabelle Stengers dialogue ici avec Bruno Latour à propos de la possible cité de l'écologie et des modes de représentation tant scientifiques que politiques. Restituer la dimension des imbroglios étho-écologiques ne conduit pas à rendre tout équivalent, à produire ce relativisme souvent reproché aux auteurs en question, mais au contraire à être très attentifs aux méthodes pour trier, pour construire ces « cosmopolitiques », dont Isabelle Stengers avait fait une série d'ouvrages qui nous inspiré notre titre.

Pour les érudits en matière d'histoire de la philosophie, le terme cosmopolitique (par contraste avec cosmopolite, bien plus ancien) est dû à Kant. Heureusement que je ne suis pas érudite, car si j'avais eu en mémoire sa signification kantienne, il n'aurait jamais pu surgir en moi, comme une évidence venue on ne sait d'où – « ce que je suis en train de tenter de faire relève de la cosmopolitique !... mais le terme doit être utilisé au pluriel, car la manière dont cela se construit procède problème par problème, sans principe d'économie.¹ »

Aujourd'hui, le mot « cosmopolitiques » ne m'appartient bien évidemment pas plus qu'il n'a appartenu à Kant. Devenu titre d'une revue, il pourra, selon le cas, être banalisé ou trouver des significations nouvelles, qui appartiennent à un collectif et non plus à un individu. Il pourrait alors avoir le privilège d'accompagner une aventure importante. En tout état de cause, il est aussi vain de chercher à garder une quelconque

1 Et en effet ce que j'étais en train d'écrire est devenu une série de sept petits livres semi-autonomes, parus entre 1996 et 1997, publiés par La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.

propriété intellectuelle sur un mot que de défendre un château de sable contre la marée. Je voudrais cependant profiter de ce premier numéro de la revue *Cosmopolitiques* pour raconter de quel type de questions a surgi ce mot. Ce petit récit n'est pas là pour célébrer un grand événement dans l'histoire de la pensée, mais pour tenter de charger le mot, de le « gréer » comme on dit pour un navire qui va devoir affronter la mer.

Faire attention

Désolée pour les amateurs de filiation et d'influence, mais lorsque je me suis rendu compte de qui était mon illustre prédécesseur, j'ai également, et sans trop de surprise, découvert que son usage du terme était assez remarquablement antithétique à celui que je m'apprêtais à en faire. Dans les deux cas, certes, cosmopolitique et paix se trouvent associés. Mais la « paix perpétuelle » kantienne désigne un monde enfin pacifié, civilisé, unanimement soumis à des règles universelles (*jus cosmopolitanum*) dont la violation serait ressentie de la même manière en tout lieu, et qui assurerait donc sur toute la planète la possibilité d'un commerce sans obstacles ni malentendus. On ne fera pas à Kant le douteux compliment d'être un précurseur de l'OMC telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, mais c'est bien d'une organisation mondiale du commerce qu'il s'agit, et qui constitue pour Kant une « destination naturelle du genre humain », à distinguer de la question des devoirs qui regardent chaque sujet, c'est-à-dire de la loi morale inconditionnelle dans son cœur. Or, cette distinction, traduction moderne de la parole d'Évangile « rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », est précisément ce qu'il s'agissait, pour moi, de compliquer avec le mot « cosmopolitiques ». Et cela, non pas pour tout mélanger mais pour mettre toute distinction sous le signe d'un « faire attention » : attention, ce qui, pour certains, relève d'un commerce libre par rapport aux catégories du devoir met en cause ce qui, pour d'autres, relève du devoir, de ce qui ne peut être enfreint sans que, par là même, ils se trouvent séparés de ce qui fait d'eux des humains. Attention, nul d'entre nous n'a le droit de représenter le « genre humain ». Ou de définir pour tous ce qui est de l'ordre de la fin et ce qui peut être relégué aux moyens.

Cette formulation, affichant pour ce qui concerne « les humains » un agnosticisme radical, si elle n'est pas issue d'un compte à régler avec Immanuel Kant, a beaucoup avoir avec le type d'agnosticisme dont Bruno Latour a fait un requisit pour une pensée qui échappe au Grand partage : les « modernes » sont différents des autres précisément en ce qu'ils savent opposer le « genre humain » à tout le reste. Mais c'est plus précisément au premier texte, je crois, où Bruno Latour affronte la question écologique

que je voudrais me référer, en l'occurrence, le texte où il pose la question de ce que serait la « grandeur » propre à une éventuelle « septième Cité », venant s'ajouter aux six cités (de l'inspiration, domestique, de l'opinion, civique, marchande, industrielle) caractérisées par Boltanski et Thévenot². « Que serait un homme sans éléphant, sans plante, sans lion, sans céréale, sans océan, sans ozone et sans plancton, un homme seul, beaucoup plus seul encore que Robinson sur son île ? Moins qu'un homme. Certainement pas un homme. La cité de l'écologie ne dit pas du tout qu'il faut passer de l'humain à la nature (...) La cité de l'écologie dit simplement que nous ne savons pas ce qui fait la commune humanité de l'homme et que peut-être, oui, sans les éléphants d'Amboseli, sans l'eau divagante de la Drôme, sans les ours des Pyrénées, sans les Palombes du Lot, sans la nappe phréatique de Beauce, il ne serait pas humain.³ ».

Résonne, ici, grandeur propre à la septième cité, un « effroi » que Kant aurait réservé à la raison pratique, au « que dois-je faire ? » que nulle règle générale ne peut apaiser. « Petit », au sens de Boltanski et Thévenot, est celui qui pose les problèmes de la Cité à partir d'une définition des états de choses censée être universellement acceptable, neutre, objective, de telle sorte qu'à ceux qui ne l'accepteraient pas comme telle seraient réservés les charmes de l'explication pédagogique et, s'ils résistent, la dénonciation pour fanatisme et irrationalité et, le cas échéant, la mise au pas policière. « Grand » n'est certainement pas celui qui toujours doute, qui a peur de tout et fait un drame du premier désaccord venu, mais celui qui sait qu'une question ne se construit bien qu'à partir de l'incertitude.

À quoi répond la première question posée par la procédure écopolitique décrite dans *Politiques de la nature*⁴, au moment de la perplexité préalable à celui de la consultation : « combien sommes-nous ? », combien de voix disparates doivent être rassemblées pour cette question ?, combien de porte-paroles différents parce que issus chacun d'un mode différent d'attache à ce qui est en question ? Il s'agit de poser la question au plus incertain, au plus compliqué, car ce qui permet de le simplifier peut faire taire des savoirs qui auraient pu, voire dû, compter. Incertitude « cosmo » politique : reléguer à l'anecdote, disqualifier, ce qui n'est que « des grognements » évite de faire émerger une parole articulée, mais cela appauvrit le cosmos qui est œuvre à faire, processus de construction d'un monde commun sans définition préalable ni du « genre humain » ni des êtres multiples qui le composent. La théorie des acteurs en réseaux, l'ANT (*Actor-network theory*),

² L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Gallimard, Paris, 1991.

³ Bruno Latour, « Moderniser ou écologiser ? À la recherche de la "septième cité" », in *Écologie politique*, n° 13, 1995, p. 5-27, cit. p. 19.

⁴ Bruno Latour, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 1999.

dont l'un des inventeurs fut Bruno Latour, posait déjà la question de ce qui compte, et la posait sur un mode tel que le compte n'appartenait à personne mais émergeait du réseau disparate et sans cesse remanié où humains et non-humains s'allient, recrutent, délèguent, se requièrent les uns les autres. Où donc était l'économie de pensée ? La question « qui compte, pour qui, et comment » n'était-elle pas pleinement déployée ? Et certes elle l'était, mais sans effroi, sans que soit posée la question de ce qui ne réussit pas à compter, de ce qui n'est pas pris en compte, ce qu'une alliance contourne ou fait taire, ce que l'acceptation d'une offre de recrutement mène à trahir. L'ANT est une théorie sociologique, une théorie du monde tel qu'il se construit, et elle peut donc, légitimement, affirmer sa validité pour notre monde. Mais ce monde est « petit » du point de vue de la cité écologique. Les « politiques de la nature » ont, parmi leurs multiples vocations, celle de lutter contre toutes les économies politiques qui valident les économies de pensée théoriques⁵.

Spéculation

Le geste de Bruno Latour en 1995, qui l'a mené à caractériser ce que serait la « septième cité », est typique de ce que j'appellerais un geste spéculatif. Parmi les multiples significations possibles des préoccupations écologiques, quelle est celle qui impose une Cité distincte, dont la singularité ne pourra être « recyclée » dans les termes des six autres ? En d'autres termes, le point de départ n'est ni une description, ni une critique, ni une explication de ce qui, dans l'état du monde ou dans nos manières de faire, justifierait ces préoccupations écologiques. Il ne s'agit ni de (bonnes) intentions ni de vision du monde. Il s'agit de déterminer ce qui va faire contrainte, ce qui va engager la pensée. En d'autres termes encore, et c'est pourquoi il faut parler de spéculation, la pierre de touche n'est pas le probable, mais le possible⁶, ce qui renvoie à une création, ce qui oblige donc à se créer capable de résister au probable. Ceux qui critiquent les spéculations les disent vides, utopiques, abstraites, mais ils oublient de distinguer entre spéculation « pour » ou « contre » le monde. Une spéculation qui se produit « contre le monde » rêve de le délester de tout obstacle (si tous les hommes s'entendaient, étaient désintéressés, etc...). Elle se reconnaît aux dénonciateurs qu'elle suscite, à l'« homme nouveau », libéré, désaliéné, qu'elle annonce. Mais une spéculation se produit « pour le monde » lorsque, loin de délester, elle ajoute, elle se risque à introduire un possible, une dimension supplémentaire, dimension pertinente si elle permet de poser les questions un peu autrement, de déplacer les enjeux, de compliquer les positions. Elle suscite alors non des dénonciateurs mais ce

qu'on peut appeler des « témoins », ceux dont on dira, « mais pourquoi pose-t-il/elle les problèmes ainsi ? », « d'où lui vient la capacité d'articuler ce qui nous semblait contradictoire, de passer à travers nos dilemmes ? ».

C'est ainsi que je crois comprendre un mode de présentation propre à Bruno Latour qui en a scandalisé plus d'un dans les *Politiques de la nature*, et qui les scandalisera peut-être encore dans les thèses publiées dans ce numéro. **Le chantier n°9, notamment, qui annonce la possibilité d'une mise en cause de l'anti-capitalisme, et de toute référence au capital et à un « esprit du capitalisme », mais propose en revanche de combattre l'accaparement par « certains groupes » qui, au nom d'une science économique, se prétendent les seuls représentants qualifiés de la multiplicité des organisations et des dispositifs définissant les échanges**. Les probabilités sont pour le maintien de cette prétention, avec ou sans l'alibi des économistes du marché et le combat auquel Latour appelle ne passera évidemment pas d'abord par une critique des prétentions de la science économique (elle est littéralement increvable, indifférente à la critique) mais par ce que les activistes américains appellent « *reclaiming* », les luttes concrètes contre les accaparements, partout où cela devient possible. Mais ce qui est proposé est de ne pas se laisser fasciner par un Être, le Capital, dont le nom viendrait redoubler le pouvoir de « certains groupes », en les définissant comme au service de ce qui serait plus puissant encore qu'eux-mêmes.

Cette opération de nomination convenait sans doute à la spéculation marxiste, qui pariait sur un possible baptisé prolétariat, dont le déploiement puissant demanderait une cible contre laquelle se mobiliser. Mais les témoins du possible sont devenus stratèges, et le prix de la stratégie a été

5 Pour qui cela intéresse, nous sommes aussi proche que possible, ici, de la question des territoires et des processus de déterritorialisation caractérisés dans *Mille Plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari (Paris, Minuit, 1996). Tout territoire subit, dans la constitution du réseau, une épreuve de déterritorialisation/reterritorialisation, mais ce processus peut, rétroactivement, être masqué par la flèche du progrès, avec, par exemple, un récit déductif mis sous le signe de la distinction entre fins, ou besoins, et moyens, ou entre « recherche fondamentale » et « applications ». En revanche, le processus de construction écopolitique est « cosmique » au sens où il est délibérément, constitutionnellement, agencé pour « capter les forces du cosmos ». « Le problème n'est plus d'un commencement (NB, dompter les forces du chaos), pas davantage d'une fondation-fondement (NB, tracer l'agencement territorial, faire réseau). C'est devenu un problème de consistance ou de consolidation : comment consolider le matériau, le rendre consistant, pour qu'il puisse capter ces forces non sonores, non visibles, non pensables ? » (*Mille plateaux*, p. 423)

6 Toujours pour les amateurs de Deleuze, ce que j'appelle ici « possible », pour le distinguer de « probable », est proche de ce que Deleuze appelle « virtuel », le distinguant alors de... possible. Le possible refusé par Deleuze est ce à quoi ne manque ■■■

■■■ que l'existence, c'est-à-dire ce qui peut parfaitement être décrit dans les coordonnées de l'état des affaires, c'est donc ce que nous évaluons grâce au calcul des probabilités.

la disqualification de tout ce qui pouvait détourner des impératifs d'une mobilisation frontale, 1 contre 1. Il faut re-commencer, sans nostalgie. Certains marxistes d'aujourd'hui en appellent aux « multitudes », mais toujours « contre » le capitalisme, c'est-à-dire dans l'optique d'une mobilisation possible. Latour, quant à lui, propose à l'écologie politique de parier pour les multiples productions d'« imbroglis diffus » (chantier n°11) qu'il s'agit d'arriver à « représenter ». Ce qui, certes, ne pourra se faire sans « combat », car c'est là qu'on rencontrera les accaparements. Mais le combat procède d'un pari « pour » et non d'une mobilisation « contre ».

Etho-écologie

Si je me suis permis de paraphraser de la sorte les thèses de Bruno Latour, ce n'est pas parce qu'il aurait besoin d'être défendu, mais parce que ce type de pari (que je lui attribue) converge avec celui que, dans le travail d'où est sorti ce mot, « cosmopolitiques », j'ai moi-même risqué à propos des pratiques de savoir dites modernes ou scientifiques. Dans ce cas, deux voies « probables » se présentaient, celle qui met l'accent sur l'identité « science-domination-arrondissement-etc. » et celle qui, contredisant la première, déplore que l'effort désintéressé des scientifiques soit aujourd'hui dominé par des impératifs de rentabilité, jugé à partir de ses applications, soumis à des objectifs à vue courte, bref arraisonné. Selon la première voie, la seconde fait ricaner : bas les masques, fins des nobles alibis. Selon la seconde voie, la première, parce qu'elle fait ricaner, est complice du drame qui se joue, de la trahison dont les scientifiques sont victimes. Et avec eux l'humanité pensante, en lutte contre les asservissements obscurantistes.

Pour tracer une ligne de fuite, refuser de choisir contre quoi il s'agit de se mobiliser, il fallait renoncer à la Science, à l'Esprit scientifique, à ces termes chargés qui organisent la contradiction puisqu'ils en sont le trait disputé. C'est-à-dire prendre le risque de la spéculation. « Parier pour ». En l'occurrence, c'est sur l'écologie que ma spéculation a pris appui, et plus précisément sur ce qu'il convient d'appeler l'« etho-écologie », avec un double pari : aucune démarche scientifique ne peut en tant que telle témoigner pour un « esprit scientifique » qui transcenderait les circonstances, et pourtant ce qu'on appelle « science » n'est pas simplement fonction des circonstances, « socialement construit ». En d'autres termes, nous ne savons pas ce dont les scientifiques pourraient devenir capables.

Le terme ethos est à cet égard très intéressant car il n'est pas réductible à une psychologie individuelle. On peut avoir des chats dotés de tel ou

tel caractère individuel, ce seront toujours des chats. Il en est de même avec ce qu'on appellera des « praticiens ». Un praticien est un humain parmi d'autres si on l'écoute discuter politique ou vacances ou enjeux de sociétés, mais si l'on entre dans le territoire de sa pratique, on n'a pas affaire à un humain doté d'un savoir, plutôt à un être doté d'un appétit, pour qui tout ne se vaut pas. C'est ce « tout ne se vaut pas » que j'ai tenté d'explicitier avec la notion d'« obligation », dépouillée de son sens moral usuel, renvoyant plutôt à ce qui oblige à penser, à ce qui cause la pensée (comme la chair fraîche et non une succulente salade cause l'appétit du carnivore). La notion d'ethos demande donc que l'on prenne au sérieux la plainte des scientifiques lorsqu'ils s'estiment réduits à faire du « mauvais travail » ou lorsqu'ils se sentent insultés par certaines descriptions de ce qu'ils font.

En revanche, ce qui reste indéterminé, même pour le praticien, est la question de la manière dont ces obligations seront formulées, exprimées, « représentées », c'est-à-dire la manière dont le praticien se présentera, se justifiera, se définira lui-même par rapport aux autres. La question n'est pas réflexive, « quelles sont mes obligations ? », elle est écologique, au sens où sa réponse dépend aussi des autres, de la manière dont ils obligent ou non à penser. Elle dépend en effet de ce que, dans *Politiques de la nature*¹, Bruno Latour distinguait : ce qui serait de l'ordre de l'habitude, qui pourrait être modifiée, et ce qui, à l'épreuve, doit être reconnu comme « exigence essentielle » d'un pratique, ce qui ne peut être abandonné sans qu'elle soit elle-même détruite. Question de « métaphysique expérimentale », propre à l'écologie : que réclame tel type d'être pour vivre ?

Et c'est ici qu'il est possible de « parier pour », pour un autre régime écologique, qui incite les scientifiques à perdre ce qui pourrait bien n'être que de « mauvaises habitudes », qui les mette en situation d'avoir à se (re)présenter autrement. Un exemple : ce livre qui fit tant parler, il y a quelques années, *L'Homme neuronal*. Si Jean-Pierre Changeux a pu se présenter comme praticien d'une science vouée à conquérir le champ des sciences humaines dès lors définies comme « pré-scientifiques », terre de conquête, c'est parce, bien avant de commencer à « réfléchir », il était déjà produit lui-même par le savoir de ce que ses propositions entraîneraient l'effroi, le scandale, la mobilisation aux frontières. Bref, l'« aboi des chiens » qui témoigne de ce que la caravane passe. Si l'accueil prévisible avait été un rire goguenard, une indifférence amusée, ce n'est pas seulement ce livre qui n'aurait pas été écrit, c'est la manière même dont les neurophysiologistes envisagent leur pratique, son avenir, sa portée, qui aurait été différente. 7 *Op.cit.*

8 Ce qui ne va pas, avec le point de vue, est que le terme implique que l'on peut en changer plus ou moins librement (à moins d'entrer dans une philosophie du point de vue où le sujet survient là où est le point de vue). Le mode de prise, en revanche co-définit ce qui prend et ce qui est pris. Un dispositif expérimental définit en même temps le praticien qui l'utilisera de manière compétente, voire inventive, et ce qui sera, le cas échéant, décrit comme « objet ». On peut également mettre l'accent sur le devenir qui fait du praticien l'« appareil phonatoire » du non humain (Latour dans ses *Politiques de la nature*), ou encore, avec Deleuze, parler de « double capture » et d'« agencement » (Gilles Deleuze et Claire Parnet, op. cit., p. 8-9, p. 65-68 – et passim).

L'approche étho-écologique est spéculative en ce qu'elle ajoute une dimension d'indétermination à l'état des affaires. L'ethos ne désigne pas une identité, mais une appartenance, qui contraint sans définir, qui appelle la spéculation, le « et si ? ». L'écologie, science des contraintes et non des définitions, ne peut procéder à partir d'un idéal fonctionnel à partir duquel chacun trouverait sa juste place. En cela, elle mène à poser la question des pratiques scientifiques sur le mode propre à la « politique », sans en appeler au rêve d'une science pacifiée dans un monde pacifique, un monde où chacun s'activerait sur un mode déductible du bien, ou de l'équilibre, général. En cela, elle est « politique », car les différents modes de coexistence susceptibles de lever l'indétermination, de produire un Changeux prédateur, identifiant progrès et conquête, un Changeux cynique et démoralisé, ou un Changeux intéressant et intéressé, impliqueront toujours des pratiques et des obligations divergentes, qui peuvent être articulées. Mais ces pratiques ne doivent pas être soumises à un

principe de convergence à partir duquel elles deviendraient seulement des « points de vue » différents sur un même monde.

Le monde n'est pas ce qui garantit une convergence des points de vue mais ce que produit l'opération politique de composition et d'articulation des modes de prise⁸. Le monde de la « connaissance objective » qui autorise Monod ou Changeux à annoncer impunément qu'ils ne composeront ni ne s'articuleront mais conquerront et annexeront est celui que, politiquement, nous méritons : cosmopolitique.

Engagement

Une approche spéculative se vérifie dans le type d'engagement qu'elle suscite. On a souvent, dans les sciences sociales et politiques, mis en drame la question de l'engagement et de la neutralité, ce qui semble toujours comique lorsque, comme moi, on a fait son apprentissage avec des praticiens des sciences théorico-expérimentales. Rien de moins neutre, rien de plus porté à considérer ce à quoi ils ont affaire sous l'angle de ce qui pourrait devenir possible, que leurs pratiques. Ce qui

« vérifie » est en bout de course, lorsqu'un processus de vérification a finalement produit un « être » capable de satisfaire aux exigences de la pratique expérimentale. Bien sûr, je n'ignore pas la différence, que Bruno Latour a mis sous le signe de la récalcitrance : trop de choses peuvent se vérifier avec les humains, ils ne sont pas assez récalcitrants pour créer une différence qui importe entre les propositions qui les concernent, pour satisfaire aux exigences de la démonstration. Et je n'ignore pas la diversité des pratiques méthodologiques qui ont tenté de répondre à ce problème, et dont certaines ont mené à identifier « engagement » et « pédagogie », transmission d'un savoir censé « éclairer » ceux qu'il concerne.

Je ne doute pas que, si *Cosmopolitiques* réussit, les « questions de méthode » y seront vives. Ce que j'espère est qu'elles explorent les manières de « représenter » ce qui ne se produit que sur un mode balbutiant et risqué. Ici encore, Bruno Latour donne un exemple de ce que cela peut signifier : à la fin d'*Aramis, ou l'amour des techniques*⁹. Lorsque le moment est venu pour l'enquêteur-sociologue de faire rapport à ses mandants quant aux raisons de la mort d'Aramis, il leur parle d'amour : Aramis est mort d'avoir été trop peu, et surtout mal, aimé. C'est une fiction, bien sûr, et l'auteur montre des auditeurs ahuris, ce qui est normal puisque c'étaient des gens « sérieux », amateurs de probabilités, non des êtres balbutiants, aux prises avec le possible. Il n'empêche, c'est l'exemple même d'un « engagement cosmopolitique » : ce sont les rêves, espoirs, déceptions, tristesses aux interstices des récits articulés qui « sont passés », et que le sociologue « représente » en prenant le parti d'Aramis, de ce qui aurait pu exister, et n'existera pas.

Prendre parti pour le possible ne signifie pas faire comme l'insensé du dicton chinois, qui tire sur la pousse pour la faire grandir plus vite : le sage est celui qui bine la terre alentour. Pour prendre un simple exemple, les activistes qui s'en sont pris à un laboratoire de recherches publiques en matières d'OGM ont été accusés de « briser le thermomètre », acte obscurantiste par excellence¹⁰. Mais cette accusation implique que la recherche publique est digne en effet du noble nom de thermomètre, instrument fiable, dont on utilisera les mesures avec pertinence. Et c'est, bien sûr, ce que les activistes mettent en doute (activement).

Le sage, me semble-t-il, n'écrasera pas la pousse en posant des questions de droit ou de légitimité, ni non plus ne tirera dessus en donnant raison à

⁹ Dans *Aramis ou l'amour des techniques*, Bruno Latour fait un récit plein d'humour mais très documenté d'une enquête sur un « meurtre », celui du métro automatique conçu dans les années 70 comme « transport collectif individuel », dont certaines technologies ont débouché sur le VAL. Paris, La Découverte, 1992.

priori aux auteurs de trouble. « Biner alentour » peut vouloir dire beaucoup de choses, mais d'abord reconnaître que l'on se situe alentour, oser se présenter comme « pensant à partir de l'événement », engagé par lui, le prolongeant. Ne pas le décrire sur le mode du juge – distribuant les bons et les mauvais points – ou en tant que « voyeuriste » – qu'est-ce que cela va donner ? Oser s'accepter comme héritier de cet imbroglio pour pouvoir le « représenter », hors du droit, méthodologique, électoral et même juridique. Et, s'il échoue, le constituer en « précédent ».

Aujourd'hui, une certaine mode est au messianisme, à l'attente de l'Événement, et à la culture de fidélité qu'appelle cette attente. J'avancerais que l'écologie politique ne doit pas « attendre » mais apprendre à enrichir le sol des « micro-événements », à produire une « culture des précédents » qui permette à ceux qui « commencent » de ne pas avoir à tout réinventer. Ce qui signifie non pas simplement des analyses de cas, surtout pas l'illustration de théories, mais des récits faisant vibrer le possible qui les oblige, c'est-à-dire des récits engagés par les catégories du risque, de la réussite et de l'échec et non par celles de l'explication. Non pas que l'événement soit « inexplicable », mais qu'il « s'explique » à travers ceux qu'il a obligé à penser.

De fait, si les sciences qui innovent sont capables, comme disent les scientifiques, d'apprendre à partir des erreurs, c'est précisément dans la mesure où elles savent accueillir l'événement, la proposition encore balbutiante mais assez intéressante pour que la controverse s'engage, c'est-

10 On remarquera que l'article « synthèse et réflexions personnelles » à partir d'un débat « Cinq-à-sept » paru sous le titre « Les OGM, une technologie totalitaire ? » sous la signature de Pierre Marsal in *Courrier de l'environnement de l'INRA*, n°44, octobre 2001, p. 91, est infiniment plus nuancé. Voir dans le même numéro (p. 80-82) un commentaire très sévère quant à la manière tapageuse dont le riz transgénique doré est présenté par les spécialistes comme solution miracle pour la carence en vitamines A dont souffrent les populations des pays pauvres.

à-dire engage des protagonistes qui pensent à partir de la proposition nouvelle, en terme de processus de vérification, d'art des conséquences, de réussite et d'échec, et cela même s'ils la contestent. Et pour qu'ils lui rendent grâce, même en cas d'échec, pour ce qu'elle les a rendus capables d'apprendre, qu'ils n'auraient pas appris autrement. Ce qui, me semble-t-il, est très rarement le cas en politique.

Penser à partir des imbroglios diffus afin de les représenter, cultiver les précédents, voilà ce qui, je voudrais le proposer, pourrait faire de cette revue, *Cosmopolitiques*, un site où pourrait s'expérimenter la possibilité de faire converger autrement politique et recherche, toutes deux reconnaissant comme leur « seul avenir possible l'accroissement vertigineux des êtres à prendre en compte » (Chantier n°6).